

JACQUES MIMEREL

(Promotion 1912-1913)

NOTICE PAR M. MARCEL HÉRAUD

Nous imaginons, volontiers, les guerriers du premier Empire sous les traits dont Balzac a dépeint les demi-solde : des traîneurs de sabre, indifférents aux lois sociales, méprisant les avocats, et doués, pour seul mérite, d'un certain génie des choses militaires...

Je ne sais comment l'histoire représentera ceux de nos amis, qui acquièrent, en 1914, le rude privilège de se dire, à leur tour, des soldats. La légende prêterait sans doute quelques-unes de ses couleurs. Mais je crains que leur mémoire ne soit trahie, s'ils apparaissent autrement que des hommes tranquilles, arrachés à leur foyer et sacrifiant, sans hésiter, à la patrie, leur joie de vivre, leurs goûts pacifiques, leur intelligence et leurs faiblesses.

Comment eussions-nous pressenti, à voir Jacques Mimerel au temps de notre adolescence, que l'avenir lui réserverait de vêtir l'uniforme pour combattre, et qu'il devrait opposer à son destin une âme héroïque, que nul regret ne saurait fléchir.

Il était sensible, comme tant d'autres sur lesquels a passé la guerre. Fin, presque frêle, fort séduisant, dilettante, un peu sceptique, il se présentait d'abord, comme un homme d'esprit qui se fût fait un devoir d'être un homme du monde, et il gagnait la sympathie en cachant son autorité sous les dehors plus avenants d'une affabilité naturelle.

Je n'ai connu de lui que ce visage. J'évoque, en pensant à lui, un joyeux garçon riant à la vie facile. Ce n'est que

par un travail de la pensée que je me le figure différemment. Je le devine pareil à d'autres hommes, que j'ai vu ramper sur le sol, surpris par les premiers tonnerres d'une bataille, boueux, maigris, forcés par la mort jusque sous la terre... Encore n'est-ce pas lui que je vois, ce sont ces autres hommes...

Lui, c'est le compagnon de mon bel âge. Et son image, malgré sa fin tragique, ne peut être séparée, dans mon souvenir, des images légères qui font le plaisir de la jeunesse.

Ensemble, nous avons traversé la Faculté de Droit, qu'une heureuse fortune a rendue si proche de la terrasse du Luxembourg. Nous avons fréquenté ensemble ces réunions de famille, dont les jeunes filles sont le charme, parce qu'elles nous enseignent avec agrément les premières notions de la politique, en exigeant de leurs élus plus de soumission que de cœur, et la culture approfondie d'une foule de talents superficiels.

Qui donc pensait à la guerre, quand Jacques Mimerel promenait sur Paris, prêt à l'accueillir, le sourire de ses vingt ans? Qui donc pensait à la guerre, quand il se faisait inscrire, en 1909, à notre Barreau? Lui surtout, qu'un intime penchant et des exemples de famille avaient retenu parmi nous, eût-il osé nommer la guerre sans se repentir, aussitôt, du mot néfaste, comme d'un péché?

Son père va bientôt présider l'Ordre des Avocats à la Cour de cassation. L'un de nos maîtres les plus justement célèbres, M. le Bâtonnier Raoul Rousset, qui l'a vu naître, guidera ses premiers efforts. Il se plaît aux jeux de la parole, auxquels il excelle. Il est assidu aux mardis de la Demolombe. N'est-ce pas lui qui vient se joindre à nous? Il entre dans la salle où nous tenons séance... Sous la douce lumière des lampes, le voici qui traverse le prétoire... C'est lui qui me serre la main. C'est lui qui est assis auprès de moi...

Il rencontre, au cours de ces réunions, Jacques Barth, Eugène Fréminet, Serge Port, Jacques Silhol, morts main-

tenant comme lui. Il cultive leur amitié. Il partage leur gaieté ardente, qui ne devra jamais connaître la modération de l'âge mûr. Quand il force avec eux les portes de la Conférence du Stage, la Demolombe y est représentée par onze de ses candidats : succès qui fit époque, Messieurs, et ne fut jamais égalé!...

La Conférence du Stage! Comme il y était à son aise! Et comme il avait su garder, en gagnant le titre de secrétaire, cette courtoisie sans apprêt qui fut l'un des traits les plus aimables de son caractère!

Il n'était point de ceux que leurs nouvelles fonctions soulèvent, tout d'un coup, parmi les nuées, au-dessus du commun des mortels. Il ne tranchait point du juge. Il n'allait point prodiguant des conseils, que lui-même se rappelait, peut-être, avoir reçus non sans ironie. Et sa simplicité devait contribuer à faire, de l'année 1913, la plus belle année de nos jours heureux.

Voici douze nouveaux venus, aux côtés du Bâtonnier Labori. Ils sont fiers d'avoir été distingués par cet orateur magnifique. Ils se sentent égaux, parce que les hasards du concours, qui les a fait classer, n'ont point la signification d'un arrêt sans appel. Ils ne se jalourent point, parce qu'ils s'estiment et qu'ils préfèrent grandir ensemble plutôt que de se déchirer. Ils se croient, autour de la table angulaire, les chevaliers de la Table Ronde. Ils s'aiment. Ils sont forts. Ils sont heureux. Le monde leur appartient!

Jacques Mimerel!... Toi qui te reposes à jamais de tes rêves humains, il est juste qu'une place te soit conservée dans le souvenir des vivants. Comme nous tous, comme les hommes de ton âge, quand la guerre est venue te prendre, tu n'étais encore qu'une promesse!... Mais, n'est-il pas plus dur d'offrir à la mort des espérances que des déceptions, et son avenir que son passé?...

Quand sonne le tocsin du 1^{er} août, il se hâte de conduire en Ardèche sa femme et sa petite-fille, là même où il doit rejoindre le 61^e d'infanterie.

Le 19 août 1914, en avant de Dieuze, placé à un poste de confiance, en extrême pointe d'avant-garde, il maintient sous des rafales de 105 ses hommes qui, comme lui-même, affrontent le feu pour la première fois. Un éclat d'obus l'atteint à la tête. Il se renverse dans la tranchée... Jacques Mimerel, avocat à la Cour, lieutenant de réserve, cité à l'ordre de la division, chevalier de la Légion d'honneur au premier engagement de son régiment, meurt pour la France, après avoir fait simplement tout son devoir...

Messieurs, quand nous retraçons l'existence de ceux d'entre nous qui trouvèrent la paix éternelle en s'immolant à la paix du monde, il convient que notre souvenir s'élève comme une prière.

Ils portaient en eux la flamme qui inspire les ambitions les plus légitimes. S'ils avaient eu moins de courage, s'ils avaient appliqué leur finesse à se tenir écartés du péril, ils auraient pu briguer, plus tard, et connaître la renommée. Ils ont préféré n'être que des héros.

Il leur a suffi, pour y parvenir, de pratiquer sur le champ de bataille, comme dans un salon, deux vertus mondaines que leur sacrifice a rendues sublimes : l'élégance et la discrétion.

Leur bonne grâce a eu la modestie suprême d'excuser pour ainsi dire l'exemple qu'ils nous offraient et de le donner sans ostentation. Ce sont des soldats inconnus, dont le nom se perd parmi les autres, mais qui partagent une gloire dont chacune des miettes est infinie.

Qui sait si nous devons les plaindre?... Sans doute, ils ont peu vécu. Mais ils n'ont éprouvé de la vie que la douceur des plus beaux jours; ils n'ont ressenti, en tombant, que l'orgueil d'être utiles jusque dans la mort. Les erreurs, les doutes, les remords leur sont épargnés. Et peut-être que leur destinée paraîtra plus enviable que la nôtre, quand nous ne serons plus, nous-mêmes, que des ombres...